

Arte. Entretien avec Hartmut Rosa

Pour vous éviter d'avoir à prendre des notes et faciliter l'écoute, Bernadette Puijalon a réalisé cette retranscription quasi intégrale de l'entretien (listes des exemples raccourcies). Il vous permettra de le relire tranquillement par la suite si vous le souhaitez.

Chap. 1 : Critiquer la modernité

L'histoire de la modernité est celle de l'économie du temps mais aussi celle de l'accélération du temps. Le temps nous presse de plus en plus, les heures et les minutes filent entre nos doigts. Nous faisons de plus en plus de choses en une journée, de plus en plus rapidement et pourtant nous n'avons jamais eu autant l'impression de courir derrière le temps. Pire, cette accélération pourrait porter en elle des dangers pour notre psychisme, pour la démocratie et pour l'environnement.

H.R est un sociologue et philosophe allemand. Depuis plus de vingt ans, il tente de saisir notre époque. Il ausculte nos modes de vie, analyse nos organisations politiques et économiques afin de mettre en lumière une des dimensions fondamentales de la modernité, l'accélération du temps. Convaincu que la critique de la société moderne peut aider à la changer, il cherche des voies pour sortir de cette impasse. Il a accepté de partager avec nous son histoire, ses recherches et ses espoirs.

Choix de l'objet de recherche :

1965, H.R. naît dans un village au rythme de vie lent en Forêt Noire. La folle cadence n'a pas de prise sur ses premières années. En 1988, étudiant à Londres il découvre un rythme frénétique, la modernité. Cet aller-retour entre ces deux aspects temporels l'amène à conceptualiser cette fracture dans son cursus de philosophie. « Nous sommes efficaces pour gagner du temps surtout en ville où tout va très vite avec la technologie. Plus la technologie est rapide, plus nous semblons avoir de temps, cela m'a intrigué. D'un côté la modernité et l'accélération en gain de temps, de l'autre le manque de temps, la quête du temps ».

En 2005, il publie : « *Accélération, une critique sociale du temps* » pour expliquer ce paradoxe.

Sa pensée se situe dans le sillage de la pensée allemande du 19ème et de la théorie critique de l'Ecole de Francfort. Cette théorie, sociologique et philosophique, a vu le jour suite à la théorie marxiste qui cherchait à comprendre la société, les méthodes de production, la transformation de la matière et les divisions sociales qui en découlaient.

Il y a derrière cela un aspect moral : comment établir la justice dans le monde, comment rendre les gens libres ?

Selon la théorie marxiste, en raison de l'avancée des forces productives, nous pouvons maîtriser la nature de manière efficace, nous devons être capables de rendre notre existence pacifique, de vivre libéré de la peur et de la nécessité de nous battre tout le temps. Marx a prédit qu'une révolution viendrait qui créerait de telles conditions de vie, un royaume de liberté.

La théorie critique est née au début du XXème de l'idée que cette révolution n'aurait pas lieu. L'école de Francfort fondée en 1923 par Max Horkheimer et Théodor Adorno, rejoints par Herbert Marcuse espère renouveler la théorie critique du capitalisme dans une perspective d'émancipation. Mais leurs espoirs de voir l'avènement d'une société plus libre disparaît dans les années 30 avec la montée du nazisme. Ils abandonnent progressivement toute perspective révolutionnaire. Exilés aux USA, ils découvrent une autre facette du capitalisme qui les amène à proposer dans les années 50 une analyse inédite de la société de consommation et de l'industrie culturelle.

De son côté Erich Fromm s'attache à faire la jonction entre psychanalyse et marxisme.

Au fil des ans, l'école de Francfort multiplie ses influences avec la même ambition : dessiner les contours de la modernité. Pour eux, il ne s'agit pas d'une époque mais d'un régime civilisationnel qui privilégie l'innovation sur la tradition au nom du progrès.

La deuxième génération de l'École de Francfort, incarnée par Jürgen Habermas, propose de continuer l'œuvre en questionnant les fonctionnements philosophiques et idéologiques de la modernité.

Axel Honneth s'intéresse lui à ses dynamiques sociales et notamment à l'importance du besoin de reconnaissance.

H.R. étudie leurs travaux avant d'écrire sa thèse avec A. Honneth. « Je partage avec la théorie critique la volonté de comprendre la société dans son ensemble, pas juste ses éléments individuels. Il nous faut un concept pour nos modes de vie, pour la société dans son ensemble. Et j'ai aussi une approche normative avec une question : « Quel système social serait bon et juste ? »

Chap. 2 : la modernité, c'est l'accélération

H.R. renouvelle la théorie critique de la modernité grâce à ses travaux sur l'accélération. Il rejoint l'École de Francfort : 4^{ème} génération. Pour lui la modernité se définit avant tout comme un régime temporel. « La philosophie initiale posée par mes collègues était que l'accélération n'était qu'un sentiment ou même une forme de destruction sociale. On doit toujours dire 'j'ai pas le temps... Fais vite' pour donner l'impression qu'on est populaire et demandé. Pour moi, non. Je peux vérifier objectivement ces phénomènes d'accélération et les justifier.

J'ai réalisé qu'il y avait 3 formes d'accélération toutes liées :

- la 1^{ère}, l'accélération technique. Nous excellons dans ce domaine grâce à la technologie qui permet d'accélérer un certain nombre de processus. L'accélération technologique c'est l'augmentation ciblée de la vitesse comme dans les transports (on se déplace plus vite en automobile qu'à pied, on arrive plus vite à destination, sauf embouteillage)
- la 2^{ème} dimension : pareil avec les procédés de communication (téléphone plus rapide que courrier, aujourd'hui SMS) Nous pouvons accélérer la communication ainsi que la production. Presque toutes les innovations techniques servent à gagner du temps (sèche-cheveux, grille-pain, micro-ondes...)
- la 3^{ème} dimension : accélération des rythmes de vie. Celle du changement social (de résidence, de partenaire, de métier...). Changements de plus en plus rapides. Nous ne vivons plus dans un monde immuable. Le présent raccourcit. Nous essayons de vivre plus vite, d'agir plus vite. Nous essayons de vivre plus de choses, d'expériences, dans un temps donné.

Pour cela nous avons 3 méthodes :

- On fait les choses plus vite, par exemple, en parlant plus vite, je peux dire plus de choses. Le rythme de la parole dans les débats parlementaires n'a cessé d'augmenter dans les dernières décennies.
- On pratique aussi le speed-dating : en allant plus vite, on peut rencontrer plus d'interlocuteurs potentiels. On vante la « sieste éclair » courte avec un maximum d'effets.
- On essaie aussi de faire plus de choses dans un temps donné en supprimant les pauses. On est parfois multitâches. Dès que ça traîne, on sort son smartphone pour écrire un mail en parallèle.

Question : quand on vous lit, on commence à adopter une nouvelle grille de lecture et à tout analyser en termes de temps, de rythmes, d'accélération. Par ex, l'éducation des enfants (Dépêche-toi, ...)

H.R. : la parentalité est très intéressante car on demande constamment à nos enfants de se presser. Sauf à table le dimanche quand les adultes veulent savourer leur gâteau, alors que les enfants ont fini en 5 min. C'est nous qui enseignons aux enfants les modèles temporels. Mais d'une façon générale, tout ce que nous faisons s'insère dans des schémas et des processus temporels. Tous nos actes peuvent être vus via le prisme de diverses temporalités.

Ces trois dimensions d'accélération sont liées, l'une entraîne toujours l'autre. L'accélération technique entraîne le changement social, la numérisation, la mobilité, les changements des modes de production s'accompagnent toujours de changements dans les modes de vie. Et comme le monde change, nous devons en tant qu'individus courir de plus en plus vite pour pouvoir suivre. C'est un cycle qui tourne de plus en plus vite.

Question : Revenons sur ce paradoxe : les technologies sont censées nous aider à économiser du temps alors que l'on a encore plus la sensation de manquer de temps.

R : Oui. Plus une société s'enrichit en biens, en objets, plus elle s'appauvrit en temps. Pourquoi alors que nous devenons plus rapides ? Ex : écrire un mail (5') est deux fois plus rapide qu'écrire une lettre (10'). Donc si j'ai dix messages, cela me prendra 30' au lieu d'1 h. J'ai gagné ½ h. de temps libre. Mais la personne qui écrivait 10 lettres il y a 40 ans écrira probablement 20 mails aujourd'hui. Le mail

est deux fois plus rapide mais on en écrit deux fois plus. Mais il y a tromperie car nous devons désormais penser à 20 choses différentes, 20 destinataires, 20 messages reçus et cela nous met sous pression. Et on écrit probablement 30 ou 40 mails : le taux de croissance est supérieur à l'accélération : la vitesse est multipliée par deux, mais le nombre de messages est multiplié par cinq et le temps vient à manquer. Pareil avec les transports. Conduire est plus rapide que marcher mais l'itinéraire entre domicile et travail s'est rallongé. Nous voyons partout le même phénomène, les taux de croissance dépassent les taux d'accélération. C'est lié à la structure de base de la société moderne qui ne se maintient qu'à travers la course permanente.

Chap. 3 : les forces motrices de l'accélération

Q : Toujours plus flexibles, plus rapides, quel impact sur nous et combien de temps pourront-nous le supporter, nous, les humains ? Cette accélération et le capitalisme sont-ils directement liés ?

H.R. : Oui, très étroitement car les formes capitalistiques d'activité économique dépendent de la nécessité de s'améliorer. On ne peut conserver les emplois, les entreprises ou toute activité capitaliste qu'avec la croissance. Chaque année, il faut accélérer, croître, augmenter le PIB et nous y parvenons grâce à l'innovation constante de la production, de notre façon de travailler ; donc l'accélération permanente des conditions de travail est une condition préalable au fonctionnement de notre système capitaliste.

Pour H.R., ce n'est pas le seul moteur de l'accélération.

H.R. : Il y a débat sur cette question. Pour certains de mes collègues, c'est le capitalisme qui sous-tend le système. Je pense que non. C'est un principe que nous voyons aussi dans la science. Être scientifique c'est essayer d'aller au-delà de ce qu'on fait nos prédécesseurs, d'élargir l'horizon du savoir, de ce qui est réalisable, d'« élargir la disponibilité », rendre le monde plus visible, accessible, contrôlable. Le capitalisme est un moteur important (capitalisme et accélération sont intimement liés) mais ce n'est pas le seul.

Question : la sphère économique n'est pas la seule concernée ?

H.R. : Dans un système capitaliste, le temps, c'est de l'argent. Vous gagnez du temps, vous économisez de l'argent (en diminuant la charge salariale par ex). Mais le principe de concurrence n'existe pas que dans l'économie, il est partout. On est en concurrence pour gagner des amis. Regardez les jeunes sur Facebook, Instagram...La concurrence est devenue un principe universel de distribution et de positionnement dans la société moderne. Et la concurrence n'est pas le seul moteur. Cette accélération comporte une promesse culturelle. Elle pourrait même être une réponse à la mort. Nous les humains savons que nous sommes mortels. Comment y faire face ? La société moderne n'est pas bercée d'idées métaphysiques. Même si les gens continuent à croire en la vie après la mort, on ne sait pas ce qui vient vraiment après. Et de là naît l'idée de vouloir profiter de la vie avant la mort. À partir de là, la qualité d'une vie se mesure par la somme des choses que nous pouvons faire (voir le plus de choses possibles, réaliser nos rêves, profiter au maximum de nos possibilités...) Et malheureusement la mort nous empêche de profiter pleinement du monde. Et de là vient l'idée : si je vais deux fois plus vite, je verrai deux fois plus de choses. Et ainsi je peux mieux exploiter le monde.

Cela donne le schéma suivant : si je fais deux fois plus de choses, je peux avoir deux vies en une. Et si je vais vite, je n'ai pas besoin de craindre la mort. Je peux avoir une sorte de vie éternelle avant la mort. De là, vient la promesse « Vivez vite et vivez intensément ». Notre culture de l'accélération est aussi une fuite face à la mort. Elle est doublement motivée par la peur. On a peur de perdre face à la concurrence, de se faire dépasser quand on se repose. On est toujours sur des escalators qui mènent vers le bas. L'autre aspect, c'est que la mort nous guette. Notre finitude est un problème pour les gens. Donc l'accélération n'est pas simplement motivée par le capitalisme ou la concurrence.

Q : on pourrait dire que l'on essaye de rentabiliser le temps libre qu'on a ?

H.R. : Oui. On peut décrire cela comme une économie de temps. Face à vous je me dis que j'aurais dû mieux préparer cet entretien (idem pour une conférence, un séminaire avec des étudiants...). Mais

aussi à la maison (tondre le gazon, ranger...). La liste des attentes que l'on a vis-à-vis de soi est élevée. Le paradoxe est que si les gens se disent « Aujourd'hui je ne fais rien, je fais de la méditation », comme on a le sentiment que c'est un moment rare, il faut que ce soit une super méditation. Et finalement, même ne rien faire, se promener ou paresser peut devenir un facteur de stress.

Q : la méditation pourrait être un exemple de ce que l'on fait pour ralentir ?

HR : Oui, mais ça dépend de la façon de le faire. En principe, la pleine conscience ou la méditation peuvent être une sorte de stratégie subversive. La pleine conscience est une attitude dans laquelle je n'essaie pas de contrôler ou de régler les choses le plus rapidement possible, mais de me connecter au monde de manière différente. Mais la plupart du temps nous utilisons la méditation comme une technique d'accélération, pour être plus efficaces et performants. Les entreprises l'utilisent ainsi, les écoles... Ils promettent aux enfants : « Faites de la pleine conscience ou du yoga, vous aurez de meilleures notes, vous travaillerez plus vite. ». C'est assez pervers. On utilise des techniques de décélération pour accélérer. J'appelle ça, « le ralentissement fonctionnel ».

Q : Ainsi, nous serions tous pris au piège de l'accélération. Les tentatives pour échapper à ce rythme seraient en réalité soumis à des exigences de rentabilité. N'y a-t-il rien ni personne qui ait la capacité d'arrêter cette course folle ?

Chap. 4. Les limites de l'accélération.

Q : dans votre livre, vous identifiez des forces qui ralentissent les choses, par ex, les embouteillages. Il y a quand même des facteurs qui ralentissent ?

H.R. : J'ai identifié cinq catégories de choses qui ralentissent ou vont moins vite.

Dans la nature, il y a des processus qu'on ne peut pas accélérer. Ensuite, il y a des éléments culturels qu'on ne peut accélérer si facilement. Certains vous diront que l'administration a du mal à aller plus vite. Il y a aussi certaines formes de vie « indigènes » où on ne voit pas d'accélération. Mais tous ces modes de vie, ces formes sociales qui ne sont pas encore accélérées subissent une pression. Et puis, il y a des phénomènes de ralentissement dysfonctionnels comme les embouteillages routiers. Ils découlent du fait que tout le monde veut aller plus vite. Résultat, plus rien ne bouge et on est encore plus rapide à pied. Là on voit que la décélération, c'est-à-dire l'embouteillage, n'est qu'un effet secondaire involontaire, une conséquence dysfonctionnelle de l'accélération. Et le burn-out est un phénomène similaire dans nos vies. Nous voulons tout faire très vite et à un moment on ne peut plus. Les gens qui tombent en burn-out souffrent en réalité d'une sorte de décélération radicale mais d'une façon très désagréable. Ces gens disent parfois qu'ils ont une sorte d'asphyxie temporelle, que le temps est figé. Tout s'affole autour d'eux et ils ne peuvent pas suivre, ce qui est tragique.

Il y a aussi des tentatives pour ralentir les choses, par ex, le slowfood, la slow science ou la cittaslow. Les gens qui essaient de ralentir de cette façon, particulièrement en vacances, veulent que tout le reste continue à être rapide. Je veux arriver vite sur mon lieu de vacances, que l'avion soit rapide, que le serveur se presse... pour que je puisse ralentir

Cette façon de décélération n'est pas particulièrement utile. Et il y a aussi des tentatives de décélération qui sont des protestations culturelles contre cette intensification de la modernité. Mais jusqu'à présent, on peut voir que tous les phénomènes, toutes les vagues d'accélération de la société ont provoqué une résistance culturelle. À l'arrivée du chemin de fer, des gens ont voulu continuer à marcher à pied. Et vers 1900, à Paris, des gens promenaient des tortues en laisse pour protester contre le rythme trop rapide. Il y a eu aussi des protestations contre la télévision, l'automobile et aujourd'hui internet. Beaucoup de gens résistent encore à la numérisation, mais les logiques d'accélération ont toujours fini par s'imposer.

Chap. 5 : Les dangers de l'accélération.

Q : Pourquoi cette victoire des forces de l'accélération est-elle un mal ? un problème ? Quelles conséquences négatives ?

H.R. : l'accélération n'est pas fondamentalement mauvaise, le fait que les urgentistes arrivent plus vite, c'est super ! Et une connexion rapide c'est mieux qu'une connexion lente.

Il y a essentiellement deux aspects que je critique. La première est que l'accélération devient une contrainte vide. La modernité qui se fonde sur cette croissance était associée à de grands espoirs. Grâce à la capacité d'accélérer et de croître ; nous deviendrions libres. Comme dans l'idée de la théorie critique. Le but était de surmonter les pénuries : plus personne n'aurait faim, ne manquerait de vêtements, de logement... Nous aurons la connaissance et nous aurons le temps car nous serons devenus plus rapides. C'était une grande promesse attachée à l'idée de progrès. Et on peut vraiment voir que dans tout le monde occidental, où il y a des processus de modernisation, pendant 250 ans, les parents ont cru et répété : « Nous travaillons pour que nos enfants aient une vie plus libre et meilleure. » Pendant tout le XXème siècle, en dehors des guerres, c'était la motivation sous-jacente. Et on se rend compte que depuis 2000, ça a changé, ça s'est inversé. Partout dans le Nord (USA, Canada, Europe, Japon...) les parents disent : « Nous travaillons aussi dur que nous pouvons pour que nos enfants ne soient pas plus mal lotis. » Cela signifie que l'accélération ne porte plus de promesse de progrès. On a plutôt peur que les choses s'aggravent. Et cela crée une situation culturelle où nous devons courir plus vite juste pour rester au même endroit. On ne court plus vers un but, alors que ça rend heureux d'avancer rapidement avec un objectif. Aujourd'hui on fonce en avant pour fuir le gouffre qui menace. Si on n'est pas meilleurs, plus rapides, efficaces... on mourra.

H.R observe que dans la société hautement développée, une accélération galopante est en train de dégénérer, menaçant les structures sociales et politiques. C'est ce qu'il appelle la modernité tardive, une sorte d'emballage de la modernité.

Q : Vous développez aussi une autre critique, que vous appelez une critique fonctionnaliste. Vous parlez en particulier de la désynchronisation de ces différents temps, le décalage par ex. entre le temps de la démocratie et de l'économie, entre le temps des marchés financiers et de l'économie réelle.

H.R : Avec cette contrainte d'accélérer en permanence la vie, la société se heurte au fait que tous les aspects de la vie ne peuvent pas accélérer de la même manière. Il y a des groupes sociaux qui, à cause de leur mode de vie ou de leur corps ou autre, ne peuvent pas être accélérés à volonté. Car dès que quelque chose s'accélère, cela provoque des problèmes pour les systèmes, les groupes ou les formes de vie adjacentes qui sont plus lents. Ils sont contraints d'accélérer aussi, sinon il y a un problème. Or si je ne peux pas accélérer, il y a une désynchronisation et les temporalités sont contraintes de diverger. Et je pense que toutes les crises majeures du présent peuvent être décrites comme des crises de désynchronisation. Prenons la crise la plus importante : le changement climatique. La société est devenue trop rapide pour le rythme et les processus de la nature. Ex, l'abattage des arbres. Ce n'est pas si grave, les castors le font depuis des milliers d'années. Mais l'homme abat si vite que la forêt n'a pas le temps de repousser. Nous créons aussi des émissions de chaleur et de pollution trop vite pour que la nature ait le temps de les décomposer.

Il y a une désynchronisation en politique. La démocratie ce n'est pas juste voter pour ou contre. C'est la formulation de possibilités, de points de vue et de besoins. C'est la discussion commune, la réflexion quotidienne jusqu'à trouver progressivement une solution ; ça prend du temps et la vraie démocratie ralentit quand la société devient plus pluraliste, quand il y a plus de voix qui veulent ou doivent être entendues. D'un côté, la démocratie ralentit et de l'autre, la pression des marchés et des médias augmente. C'est une désynchronisation. Enfin je crois que notre psychisme se désynchronise. En tant qu'êtres humains, nous ne pouvons pas déplacer le centre de notre attention pour régler les problèmes aussi vite qu'on le voudrait. Et c'est pour cela qu'il y a une pandémie mondiale, pas seulement de Covid 19, mais aussi une crise de burn-out ou de dépressions en réaction à une suraccélération de notre psychisme. Et cela conduit au phénomène d'aliénation.

Chap.6. L'aliénation

Q : L'autre idée, c'est la critique normative, c'est la question de l'aliénation. Concept proposé par Marx. Comment est-ce que vous le reconceptualisez à partir de la vitesse ?

H.R. : J'ai voulu réintroduire le concept d'aliénation dans la théorie critique parce que depuis Marx, Fromm et Adorno, c'était une catégorie très importante. Après eux, les penseurs de la théorie critique comme Habermas, Adorno, Honneth ou Forst ont fait de la justice le critère central. Je pense que le capitalisme cause les deux problèmes. Il cause un problème de justice car il distribue très inégalement la richesse, mais il cause aussi un autre problème : ceux qui sont riches ou qui ont au moins de quoi vivre sont dans un mauvais rapport au monde. Ils sont incapables d'établir une relation vivante.

En 2010, H.R. publie « Aliénation et accélération, vers une théorie critique de la modernité tardive ». Il espère réintroduire le concept d'aliénation développé par Marx en 1844 qui sera repris par la première génération de l'école de Francfort avant d'être abandonné par Honneth et Habermas qui privilégient le concept d'injustice. Pour Marx, l'aliénation est intrinsèquement liée au système de production capitaliste. C'est un processus de déshumanisation qui touche avant tout les salariés. Ces derniers louent leur force de travail pour survivre mais ne possèdent pas les moyens de production, ni le produit fini. Leur force de travail devient une marchandise comme une autre dont la valeur n'excède pas celle des biens matériels. Ils sont ainsi dépossédés de leur existence. Rosa avance lui une définition de l'aliénation légèrement différente. Nous serions avant tout dépossédés de notre temps et de notre capacité à entrer en relation avec le monde qui nous entoure. Cette aliénation ne serait pas seulement causée par nos relations de travail mais pas nos conditions de vie en général. Elles ne guetteraient plus seulement les salariés exploités mais bien l'ensemble de la population.

H.R. : L'aliénation est une mauvaise façon d'être au monde, une relation d'absence de relation. Dans les sociétés modernes les gens disent : j'ai le sentiment d'avoir des milliers d'amis sur Facebook, Whatsapp... J'ai des centaines ou des millions de chansons en streaming sur Netflix, Youtube..., des millions de possibilités pour des livres, des films... Et je peux acquérir toutes les connaissances du monde. Mais en fait, je n'ai envie de rien. Il manque quelque chose qui me touche. Je n'ai plus vraiment de contact avec le monde extérieur. Ce n'est pas uniquement une question de justice ; c'est un problème relationnel qui peut exister même quand les choses sont équitablement réparties. Et je suis arrivé au constat que cette aliénation n'est pas un problème de luxe mais une mauvaise relation au monde, une relation d'absence de relation. Alors je me suis demandé, et cette pensée est déjà suggérée par Marx dans ses manuscrits : C'est l'aliénation qui cause une forme capitaliste de l'économie et non l'économie qui provoquerait l'aliénation. Pour moi la question essentielle était : Quel est le contraire d'une relation sans relation ? Autrement dit, qu'est-ce qu'une relation reliée ? Et c'est ainsi que j'ai développé le concept de résonance.

Ch.7 : La Résonance

Q : quelles sont les bonnes raisons d'espérer une bonne vie ?

H.R. : Est-ce que je suis totalement pessimiste ? Je dirais non. Ma réponse, c'est la résonance, toujours possible. J'ai écrit des livres un peu désespérants. Je ne vois pas très bien comment on peut sortir du monde actuel. Mais j'y réfléchis comme un appel à chacun d'entre nous : « Changeons ce monde ! »

Pour H.R., la recherche est un outil formidable pour changer la société. C'est en nommant les dynamiques de notre époque, en prenant conscience des lois qui régissent nos vies que l'on s'offre la possibilité de les transformer. C'est un autre héritage de l'école de Francfort. D'Adorno à Honneth, en passant par Habermas, tous s'attachent à diffuser leurs travaux au-delà des murs de l'université en espérant provoquer une prise de conscience. Rosa enseigne aux quatre coins de l'Europe : « La logique de compétition est un moteur essentiel pour la logique d'accélération. Le stress augmente alors que la technologie nous a rendus plus rapides. On ne peut pas augmenter la quantité de stress comme ça. D'où cette impression d'être un hamster prisonnier de sa roue. » Ses livres rencontrent un

grand succès en librairie. Rosa est lu, débattu et parfois mal compris. Une partie de la presse et de ses lecteurs y entendent un appel à ralentir.

Q : l'aliénation pourrait aussi se définir comme une absence de résonance. Face à ce problème, la solution n'est pas simplement de décélérer mais de chercher à résonner. Un concept assez difficile à saisir...

H.R : La décélération n'est pas du tout la solution. Mais c'est comme ça qu'on m'a compris au début. Je suis sceptique pour deux raisons : La première est que ce n'est pas si facile. On ne peut pas juste ralentir un système basé sur la croissance. La 2^{ème} est que la lenteur n'est pas du tout souhaitable. Souvent, on ne veut pas que les choses soient lentes. Parfois même, dans une conversation, quand quelqu'un parle très lentement, ou à la télé, les gens zappent. La lenteur n'est donc pas forcément la solution. Alors je me suis demandé : « À quoi rêvent les gens qui rêvent d'une vie lente ou de lenteur ? » je pense qu'ils rêvent d'une autre forme de rapport au monde ou disons d'une autre façon d'être au monde. Je veux avoir le temps de vraiment vous parler, pas juste de vous donner mes réponses standard mais de m'impliquer dans une conversation ou dans un paysage ou dans la musique : c'est ça l'espoir que nous avons. Et c'est exactement le contraire de l'aliénation. Nous ne souffrons pas aujourd'hui de l'accélération en soi, je ne souffre pas de la rapidité de mon internet. Je souffre plutôt de l'aliénation qui peut aller avec. L'aliénation est une relation de non-relation. Alors qu'est-ce qu'une relation reliée ? Ma réponse est : je ne suis pas aliéné dès lors que je suis en résonance.

Pour clarifier sa position, Rosa publie en 2018 « Résonance, sociologie de la relation au monde ». En proposant une perspective émancipatrice, il renoue avec les premiers objectifs de l'école de Francfort. Face aux conséquences délétères de l'accélération, il propose une autre voie : « Ma thèse est que toute la vie dépend de la qualité de notre relation au monde, c'est-à-dire de la manière dont les sujets que nous sommes faisons l'expérience du monde et prennent position par rapport à lui. Bref, de la qualité de notre appropriation du monde. »

H.R. : La résonance se produit toujours dans la famille, dans l'art ou dans la vie quand quatre conditions sont réunies :

- La première : quand quelque chose m'émeut ou me touche, m'interpelle, m'intéresse. Alors je ne peux pas faire autrement que d'y être attentif : belle musique, coucher de soleil ou ce chat qui s'approche quand je vais vers lui, c'est un mouvement à double sens.
- La deuxième : je vais vers l'extérieur, à la rencontre. J'appelle ça l'auto-efficacité, je me sens vivant, je peux changer les choses. La relation fonctionne toujours comme une interaction. Quelque chose me touche et je peux le toucher aussi. Lorsque nous demandons aux personnes : « quelle était l'année dernière l'expérience la plus importante pour vous, le moment de votre vie qui vous a le plus réussi ? » c'est presque toujours une histoire au cours de laquelle ils ont joué avec des enfants, les moments où ils se sont engagés, où ils ont agi. Ils poursuivent en expliquant qu'ils ont vu dans les yeux de leur semblable ce que ce moment pouvait représenter pour lui. Nous percevons une forme de réussite à la façon d'entrer en relation avec quelqu'un.
- La troisième : quelque chose vient à moi et j'y viens aussi. Quand nous entrons en résonance avec un livre, une musique, une personne, un paysage... nous nous transformons. Nous avons le sentiment d'être vivants, reliés de façon dynamique avec ces parties du monde et cela nous transforme. Nous aspirons à ces expériences de résonance ; c'est pour ça qu'on part en vacances, qu'on va dans un musée ou un concert... on espère que quelque chose nous touchera et nous transformera et qu'on pourra faire quelque chose avec ce qui nous touche. Les trois moments les plus importants de la résonance sont : quelque chose me touche, j'y réponds et cela me transforme. Je me sens vivant en le faisant.
- Le dernier point, la résonance ne s'achète pas, malgré ce qu'on croit. Notre désir de résonance est traduit par le capitalisme en désir d'un objet. La pub nous dit : « Achète ces chips et tu auras de vrais amis, tu feras l'expérience de l'amitié ». Notre désir d'amitié se traduit en désir de chips plutôt qu'en un désir de résonance. Là où il y a de la résonance par exemple, dans une classe, un amphithéâtre... quand les

gens se parlent vraiment, personne ne peut dire exactement quelle pensée surgira. La résonance nous transforme toujours. Hannah Arendt appelle cela « la natalité ». Elle dit que ce qui est intéressant avec les gens c'est que quelque chose peut surgir entre eux, ou entre les gens et les choses. Mais la résonance n'est pas disponible dans la mesure où on ignore ce qui en ressortira.

La naissance est un concept central dans la pensée d'H.Arendt. Elle rompt avec une tradition philosophique s'intéressant plutôt à la mort depuis Platon jusqu'à Heidegger. D'abord elle aborde la naissance dans sa forme biologique comme commencement et comme finalité. Puis elle élargit ce concept pour qualifier l'ensemble de nos actions. Quand nous agissons, nous créons quelque chose de neuf, nous transformons le monde et nous nous transformons nous-mêmes dans le même mouvement. Grâce à l'action, nous vivons une seconde naissance. L'issue de l'action comme celle de la résonance est nécessairement imprévisible et c'est au fond ce qui nous rend libres.

H.R. : Pour moi la résonance n'est pas un état émotionnel mais une forme de relation, une autre façon d'entrer en lien avec le monde. Du point de vue humain, cela veut dire ne pas être dans une forme de contrôle, de domination et d'achat, mais dans une attitude d'écoute et de réponse.

En oct. 2017, H.R. voyage en Chine, l'occasion de revisiter ses théories à l'aune de ce qui se dévoile sous ses yeux.

Shangai, sa première étape, lui offre le spectacle d'une accélération extrême, plus rapide et soudaine que ce qu'il avait observé en Occident. Des réflexions qu'il partagera dans un nouveau livre : « Remède à l'accélération ».

Shangai la ville où tout est rapide, la circulation, les engins de construction, la mutation fulgurante de quartiers entiers. Quand les habitants parlent du vieux Shangai, ils désignent des immeubles construits dans les années 80-90. La « City God temple », personne n'y reste longtemps. On s'agenouille en vitesse, on s'incline trois fois, on présente ses excuses dans l'éventualité où l'on ne connaît ni le nom ni la signification d'un dieu. Si le vœu est exaucé, les croyants reviennent et font un don généreux. L'autoradio diffuse (authentique) la Chevauchée des Walkyries de Wagner. La musique classique est très en vogue en Chine. Mais on ne se départit pas de la sensation qu'elle aussi n'est qu'un instrument pour accroître la performance et paraître plus distingué d'un côté mais tranquille de l'autre dans un combat sans fin pour être le n°1 dans cette lutte pour le meilleur Huku, le plus haut grade civil, le plus immense des centres commerciaux... Mais il continue de pleuvoir sur Shangai.

H.R. se rend enfin à Wuhan pour une intervention à l'université. Le traducteur de son dernier livre l'accompagne sur ses terres d'origine, dans des villages où Rosa retrouve le temps long de son enfance. Il s'interroge. Et si notre propension à vouloir rendre le monde disponible nous privait en réalité de toute interaction avec lui ?

Chap. 8 : Rendre le monde indisponible.

En 2018, H.R. publie un nouvel essai : « Rendre le monde indisponible ». Son titre sonne comme un appel.

Question : J'ai du mal à comprendre cette question de l'indisponibilité du monde ?

H.R. : en allemand j'utilise le mot « unverfügbarkeit », indisponibilité. C'est difficile à traduire. Il est parfois traduit en anglais, danois, portugais, espagnol par « incontrôlabilité ». Mais c'est beaucoup plus que ça. J'aime beaucoup le titre français. C'est une bonne traduction. Mais là, je dois remonter un peu. L'idée de base est que cette modernité, cette accélération, cette contrainte de croissance est en fait motivée culturellement par la promesse de rendre le monde accessible. Je crois que nous sommes guidés par l'espoir qu'on peut tout rendre visible. On explore l'espace avec des télescopes, ou la matière avec des microscopes. Et c'est comme si on rendait les choses disponibles mais aussi accessibles en les rendant visibles. On veut aller au bout du monde comme Colomb. En plus de voir, on veut aller sur place. Tout devient accessible. Pareil avec les satellites. Elon Musk et Jeff Bezos vont déjà dans l'espace. L'horizon de l'accessibilité s'élargit. Ensuite, nous voulons contrôler le monde et le rendre utilisable. Culturellement notre société est de plus en plus portée par ce désir de contrôle. C'est

le moteur de l'économie, la richesse me permet d'acquérir le monde, de le faire mien. C'est aussi ce qui anime la politique qui veut rendre la vie contrôlable, gouvernable. La modernité essaie systématiquement de rendre le monde disponible, accessible et contrôlable. Le problème est donc désormais double. D'abord le programme est un échec radical. Nous ne rendons pas le monde disponible. On le voit bien dans la nature. On a voulu la rendre autrement disponible et nous l'avons détruite et elle devient aussi destructrice. Il y a eu un retournement. La nature n'est plus à notre disposition complète, notre sentiment de toute puissance nous a rendus impuissants. La tentative de rendre le monde radicalement disponible a créé une indisponibilité radicale.

Citation du livre : « Le monde rendu disponible sur les plans scientifiques et techniques, économiques et politiques, semble se dérober et se fermer à nous d'une manière mystérieuse. Il se retire, devient illisible et muet et plus encore, il se révèle à la fois menacé et menaçant et donc au bout du compte, constitutivement indisponible »

H.R. : On peut tous se demander quels ont été les moments forts de notre vie. Quand me suis-je senti vraiment heureux ? Eh bien à chaque fois, c'est dans des situations sur lesquelles nous n'avions pas un contrôle total, quand nous étions confrontés à quelque chose qui nous était à moitié inaccessible. Et il en est de même pour toutes choses. Si vous connaissez un chemin par cœur ou si vous maîtrisez un morceau de musique, ils cessent probablement d'être une source de résonance pour vous. Nous éprouvons une résonance quand nous sommes en contact avec quelque chose qui se soustrait partiellement à notre disposition. Nous avons cette volonté de tout contrôler, de tout maîtriser. Mais si nous voulons être heureux et vivre bien, nous avons besoin d'un rapport différent à l'indisponibilité. Nous devons être en contact avec des choses que nous ne pouvons pas contrôler ou dont nous ne pouvons disposer, mais que nous pouvons atteindre, avec lesquelles nous pouvons entrer en contact. Voilà pourquoi il faut changer notre rapport avec la notion de disponibilité du monde. Il faut lui donner un caractère positif.

« La résonance a besoin d'un monde atteignable et non pas d'un monde disponible. La confusion entre l'atteignabilité et la disponibilité est à la racine du mutisme qui s'empare du monde dans la modernité. »

Si nous voulons sortir de l'accélération pour entrer en résonance avec le monde, il nous faut d'abord renoncer à la maîtrise par chemin personnel mais aussi politique. »

Q: En fait, la résonance ; c'est une boussole, un critère qui nous oblige à penser dans tous les cas (travail, éducation, agriculture...) les modifications institutionnelles, structurelles pour laisser advenir la résonance ?

H.R. : Oui, si l'on veut avoir une idée de là où on veut aller. Pour moi la résonance n'est pas un état émotionnel ou subjectif. Je ne peux pas être en résonance seul. Dire : « j'ai une résonance » n'a pas de sens. Je suis en résonance avec une chose ou une personne. On ne peut pas créer la résonance politiquement ou économiquement mais on peut créer les conditions pour rendre cette résonance possible, voire même probable. Et on voit bien qu'il y a certains facteurs qui empêchent la résonance. L'urgence est la tueuse n°1. Quand on est pressé par le temps, ça n'a pas de sens, on n'a pas le droit d'entrer en résonance. Si mon avion décolle dans 20', je vais repousser toutes les offres de résonance, même une belle musique. Même si quelqu'un me demande de l'aide. Ma thèse est la suivante : dans la société moderne, on est en fait toujours sur le chemin de l'aéroport. Je viens de m'en apercevoir à Paris : il faut que tout aille vite et les gens ne vont jamais assez vite pour moi, je suis toujours sur le chemin de l'aéroport. La 2ème tueuse de la résonance, c'est la compétition. Les réformes politiques des dernières années ont constamment essayé d'accroître la concurrence. À tous les niveaux. Entre les maternelles, les cabinets médicaux, les écoles, les entreprises... entre les individus. Et elles ont donc sans cesse essayé d'accélérer les choses. La réforme néolibérale de notre système économique pousse systématiquement à l'augmentation de la compétitivité, à la pression temporelle et à la concurrence. C'est un programme politique qui réduit à coup dur les possibilités de résonance. Et il y a une 3ème tueuse, la peur. A partir du moment où j'ai peur, je ne vais pas m'ouvrir, me laisser ému. Je ne vais pas m'engager dans un processus qui me transforme de manière incontrôlable. La peur me pousse

à me fermer. J'essaie de garder le contrôle. Donc il ne suffit pas de changer les mentalités ou juste de méditer un peu. Nous devons décider comment agir politiquement et j'espère que le concept de résonance est un pas dans ce sens.

H.R. continue de parcourir l'Europe et le monde pour questionner la modernité. Il espère toujours susciter en chacun de nous une prise de conscience qui nous aide à construire collectivement une société plus soutenable pour nous-mêmes et pour le reste du vivant. Il a quitté le rythme frénétique de la grande ville pour retrouver la Forêt Noire pour parvenir à s'arrêter sans autre but que de se laisser surprendre. Se lier d'amitié avec un voisin sculpteur, se perdre dans la forêt, jouer sur l'orgue de l'église...

Q. : Ressentez-vous cette accélération dans votre vie ?

H.R. : Oui et c'est très curieux. J'ai beau réfléchir aux raisons du manque de temps, je n'arrive pas non plus à en libérer pour moi. J'ai le sentiment comme beaucoup de gens aujourd'hui que le temps presse, que je ne pourrai pas faire tout ce que j'ai prévu de faire et que, d'une façon ou d'une autre, on est tous un peu dépassés. Pour moi le village de Kraftonhauser est comme un point d'ancrage dans le monde, un point fixe. J'ai vécu longtemps à New-York, Berlin, Londres, mais j'ai toujours gardé ce point de repère qui correspond un peu à la décélération, à la résonance, à un chez-soi. Le plus important c'est de réussir à se créer des moments où les deux composants sont présents, à savoir un temps et un espace déterminés dans lesquels on se libère intérieurement des contraintes permanentes, où on peut vraiment s'adonner à un loisir. L'oisiveté est un état où l'on a le sentiment que la journée de travail est terminée, et que plus personne n'a le droit d'attendre quoi que ce soit de moi et où je n'ai pas non plus le sentiment d'avoir mille choses à faire. C'est un espace et un moment où je reviens en moi. Pour certains ça va se passer en forêt, à l'église, à un concert. Pour d'autres encore ce sera du bénévolat ou du temps avec les enfants. C'est une parenthèse durant laquelle on ne peut m'interpeller de l'extérieur, où j'ai vraiment la capacité de me sentir moi-même, d'être ému par les choses, ce qui est en ce moment la meilleure chose à faire.